

Parmi les promeneurs la plupart étaient en habit ou en paletot ; mais dans la classe bourgeoise ou campagnarde quelques-uns avaient conservé le costume national. J'en remarquai portant une petite jupe ou fustanelle blanche avec une veste noire et une ceinture de même couleur, des guêtres blanches ou noires avec des spartilles ou sandales. Sur leur tête était un chapeau rond noir, très-plat, orné d'un petit plumet également noir. Tout ce qui devait être blanc était d'une blancheur éclatante, sur laquelle le drap noir, propre et bien brossé, tranchait merveilleusement. Rien de plus pittoresque et élégant que ce costume qui rappelait celui des Albanais, sauf la coiffure. J'ignore de quelle province venaient ces hommes, mais tous étaient de petite taille.

Cette promenade, que bordent les maisons de chaque côté, ressemble assez au cours de Marseille. Les femmes y étaient beaucoup plus nombreuses que les hommes. Les unes s'asseyaient sur ces belles banquettes de marbre blanc, d'autres sur des chaises et se réunissaient en petits cercles comme nous le voyons aux Tuileries. Elles se levaient par instant pour se promener trois ou quatre ensemble, les petites filles devant et toutes fières quand elles avaient au front ce malheureux chapeau. Celles qui n'en avaient pas, et qui en paraissaient presque humiliées, étaient nue tête, ou, comme leurs mères, elles portaient un voile : celles-ci étaient charmantes.

Les hommes marchaient près des dames, mais sans leur donner le bras. Les femmes quelquefois se le donnent entr'elles. Un air de gaieté et d'animation se montrait chez tous les promeneurs. Aucun mendiant, ni colporteur, ni chanteur importun, ne venait se jeter à travers de la joie publique, et partout régnaient une décence et une tenue parfaite.

Au milieu de la promenade étaient préparés une vingtaine de pupitres éclairés par des lampes. Bientôt parurent les musiciens en uniforme bleu et blanc : c'étaient ceux de la *guarda nationale*, me dit un des auditeurs. Ils exécutèrent plusieurs morceaux, français et italiens, des valse et des galops. Il y avait de l'ensemble et de la justesse, mais je ne trouvai pas cette chaleur qu'on rencontre dans les musiques militaires, allemande, française et belge. Ces orchestres méridionaux, sans en excepter l'Italie, ont quelque chose de languissant et de mou qui plaît peu à nos oreilles françaises.

La nuit s'avavançait, je n'attendis pas la fin du concert ; je rentrai chez moi pour me coucher, ce dont j'avais grand besoin.



## CHAPITRE XXIV.

Suite d'Alicante. — Départ pour Santa-Pola.

Je m'endormis au son de la musique, dont les accords arrivaient jusqu'à moi. Dans la nuit, je fus plusieurs fois réveillé par des cris, des chants, des *frons-frons* de guitare et de mandoline, très-médiocrement harmonieux. La première fois que j'avais entendu ce vacarme, notamment à Madrid et à Valence, j'avais cru à quelque fête, puis à quelque révolution : mais c'est l'état normal du pays. L'Espagnol se promène le jour, cause sur la place ou aux coins des rues ; la nuit, il chante, il danse, il crie. Quand dort-il ? Je n'en sais rien : il fait la sieste, mais elle ne dure qu'une heure ou deux, et ce n'est pas là un sommeil suffisant.

Le 10 septembre, je me lève de bonne heure. Après m'être muni l'estomac d'une tasse de chocolat, excellent en ce pays, je profite de la fraîcheur du matin pour aller voir les parties de la ville que je ne connaissais



pas. La première chose que j'observe, en entrant dans une rue aboutissant à la promenade, est une maison de belle apparence, sur la porte de laquelle est écrit : *ciurgiano*. Au fond d'une boutique ouverte est un comptoir sur lequel sont placés deux petits bassins en cuivre, tels qu'on en voit encore servant d'enseigne à nos barbiers de village. J'ai rencontré ailleurs de ces établissements. En Espagne, on se fait tirer du sang, comme on prend chez nous une limonade pour se rafraîchir :

J'examinais la figure de l'Esculape qui, croyant que j'avais besoin de son ministère, venait gracieusement m'inviter à entrer, quand je m'entends saluer du titre d'*eccellenza* par une voix qui ne m'était pas inconnue : c'était le chef de la quarantaine, toujours fort laid, mais alors fort proprement vêtu de noir et qu'on aurait pris pour quelque grosse autorité. Je ne sais s'il allait rendre compte de sa mission à ses supérieurs ; mais s'il eût invoqué mon témoignage, je doute qu'il en eût reçu des compliments. Notre fonctionnaire qui avait toujours vu les choses aller ainsi, ne se doutait pas qu'elles pussent aller autrement, car il paraissait très-satisfait de lui-même et, sans doute, aussi de moi, puisqu'il me saisit la main d'une façon si amicale que je crus qu'il allait m'embrasser. Je supportai assez philosophiquement sa main rugueuse, mais l'accolade de cette figure, tannée, ridée, balafrée, qui me rappelait toutes mes douleurs, ne me souriait nullement. Il voulait absolument que j'allasse déjeuner chez lui, et j'eus beaucoup de peine à le convaincre que, n'ayant que peu de temps à rester en ville, je ne pouvais profiter de sa politesse.

Enfin, quitte de mon homme, bon diable au fond, je continue mon exploration.



Alicante, qui a le titre de place forte, bien qu'elle le soit médiocrement, sauf son château, est moins connue comme ville de guerre que comme entrepôt de vin. C'est là qu'on embarque pour l'exportation la plus grande partie de ceux que produisent non-seulement les environs, mais toute la province. Quoique ses vignobles en fournissent une quantité considérable, elle n'approche pas de celle que l'on fabrique en France, en Angleterre et en Allemagne. Cette et Bordeaux en font de première qualité. Le vin d'Alicante est recommandé aux malades et aux convalescents; et c'est par amour de l'humanité que le commerce s'est ingénié à en faire partout, afin que personne n'en manque.

Le vin d'Alicante, qu'on sert sur nos tables, est toujours très-sucré. Quand il est vieux, il a perdu sa couleur pourpre pour prendre une teinte moins foncée; alors, s'il est naturel, il est vraiment bon et se conserve indéfiniment.

Celui qu'on m'a donné à Alicante était d'un rouge noir, plus âpre que sucré, et, malgré sa force en alcool, sans bouquet et assez plat. J'en demandai du vieux. Il ressemblait assez au vin de Roussillon, et, coupé avec de l'eau, il n'était pas désagréable. Il y en a aussi de sucré, mais on en fait peu et il coûte fort cher. Le vin d'Alicante de dix ans, rendu en France, y reviendrait à six francs la bouteille, et comme on en trouve à trois francs chez tous nos débitants, il est bien certain que les dix-neuf vingtièmes de celui que nous buvons est de fabrique française: sa base est du vin de Provence ou de Languedoc, auquel on ajoute une certaine quantité de sucre. Il coûte au fabricant environ cinquante centimes la bouteille: on voit que cette industrie offre un joli bénéfice. Quant à celui d'Angleterre et d'Allemagne, il n'y entre pas un grain de raisin.

Alicante existait sous les Romains qui l'appelaient *Lucantum*. Elle prospérait sous les Arabes qui la nommaient *Hala*. Elle fait encore un commerce assez florissant, et tout y annonce un bien-être qu'on rencontre dans fort peu de villes de la Péninsule. Les uns lui donnent dix-huit mille habitants, d'autres vingt-cinq mille. Les Arabes, qui s'en emparèrent dès l'an 715, la gardèrent près de cinq cents ans : aussi reconnaît-on le sang africain dans beaucoup de ses habitants. Il est à croire qu'elle a été, depuis, rebâtie ou réparée à fond, car les monuments du style purement arabe y sont assez rares.

L'église que j'avais vue est la collégiata de Saint-Nicolas : je vais la revoir. Puis, j'entre dans une autre qui n'a rien de remarquable. Je visite le palais de l'évêque, et l'Ayuntamiento ; enfin, j'escalade le rocher qui domine la ville, et qui est dominé lui-même par le château. De là, on jouit d'une vue de mer fort étendue.

On m'avait parlé d'une collection de tableaux appartenant à un gentilhomme du pays ; mais, sous prétexte du choléra, on m'avait partout refusé l'entrée de ces galeries, je ne voulus pas ici tenter l'aventure.

Comme ville curieuse et artistique, Alicante présente peu d'intérêt, mais elle peut être citée pour son confortable et la grâce de ses habitantes. La chaleur y est grande, bien que tempérée par la brise de mer. Malheureusement, il en faisait assez en ce moment pour soulever la poussière sans rafraîchir l'air. Le soleil était dans toute sa force ; le pavé me brûlait les pieds à travers mes chaussures : aussi, dans les rues sans abri, n'y avait-il que moi et quelques chiens qui dormaient sous les bancs. J'étais exténué ; les piqûres des moustiques de la quarantaine me causaient d'horribles démangeaisons. Ailleurs, ces insectes ne sont qu'incommodes ;



ici ils sont insupportables. Est-ce une espèce particulière, ou l'intensité de leur venin n'est-il qu'un effet local? J'ai remarqué qu'il en était ainsi des mouches communes: elles piquent plus ou moins, non-seulement selon le temps, mais selon les lieux.

On dit la même chose des scorpions, des vipères, de certains serpents: il est des pays où leur morsure est mortelle, il en est d'autres où elle ne l'est pas. A quoi bon le venin des plantes et des animaux? Dans les premiers, le poison modifié se change en remède. Pourquoi n'en serait-il pas de même des seconds, ou des poisons animaux. A-t-on fait des expériences pour le savoir? Rien d'inutile dans la nature, et ce qui nous paraît l'être, ou que nous déclarons mauvais, ne l'est que parce que nous en ignorons l'emploi.

L'heure où je devais avoir une réponse du consul était sonnée, je vais chez lui: il m'attendait. Un bâtiment partait ce jour même pour l'Afrique, non d'Alicante, mais de Santa-Pola, petit port qui n'en est qu'à quelques lieues. Il me dit de bien réfléchir avant de me décider à cette traversée, assez chanceuse comme on l'a vu.

Sur ma réponse que mes réflexions étaient faites et que je partirais, il ajouta que, pour empêcher l'escamotage de ma personne, il me ferait porter sur le rôle d'équipage: mort ou vif, le capitaine serait ainsi forcé de me représenter à l'arrivée. C'était déjà quelque chose.

Il me promit aussi une lettre pour son vice-consul à Santa-Pola; ce fonctionnaire, étant du pays, pourrait me donner d'utiles renseignements sur la moralité de l'équipage.

Il ne s'agissait plus que de viser mon passe-port: le consul sonne pour qu'on le lui apporte. Après un bon quart-d'heure d'attente, le chancelier entre tout



bouleversé en disant que le passe-port ne se retrouve pas ; qu'il est à craindre qu'il n'ait été confondu avec d'autres papiers et envoyé on ne sait où, car, depuis la veille, plus de vingt capitaines sont venus prendre leurs expéditions pour autant de destinations différentes.

A la mine que fit le consul, on peut juger de la mienne. Partir sans passe-port était impossible. Adieu mon voyage en Afrique ; adieu aussi mon retour en France par le Portugal et l'Angleterre. Je ne pouvais qu'être expédié directement sur Marseille et, dès-lors, il me fallait attendre quinze jours à Alicante le retour du *Pelayo*. C'est pour le coup que le second aurait bien ri.

Voilà ce que je me disais tandis qu'on retournait tous les cartons et qu'on feuilletait tous les registres sans retrouver ce malheureux papier. L'on était à bout d'expédients et l'espoir même était perdu, lorsque le fils du consul rentra. Alors tout s'expliqua : le passe-port était dans son pupître, où il l'avait enfermé pour empêcher qu'il ne s'égarât. Grande fut ma joie. Celle du consul et du chancelier dont la responsabilité était compromise, ne fut pas moindre.

Le cachet et le visa bien et duement appliqués, le consul eût l'obligeance de me donner de l'or pour un de mes billets de banque. C'était un véritable service qu'il me rendait, car j'étais au moment de me trouver sans le sou. Je ne connais que l'Espagne en Europe où l'on fasse fi de nos billets de banque. Au surplus, je ne dois pas m'en plaindre, s'ils eussent été plus populaires, on ne les eût pas oubliés en fouillant ma valise et ils eussent suivi les chemises qu'on m'avait volées.

Je prends congé du consul pour me rendre à la voiture de Santa-Pola, qui devait partir à deux heures. Arrivé au bureau, je veux payer ma place, je ne trouve

plus ma bourse ; je crois l'avoir laissée au consulat, sur le canapé où je m'étais assis, j'y cours : rien. Je m'élançai dans la rue, j'examine avec le plus grand soin la voie où je suis passé : si elle y était tombée, il n'était guère probable qu'on l'y eût laissée. Je retournais donc chez le consul pour le prier de me changer un autre billet, lorsqu'en montant l'escalier je sens quelque chose glissant dans mon pantalon : c'était mon or dont le poids avait percé le gousset et qui s'était arrêté dans la doublure.

Je rentrai à l'hôtel pour y solder mon compte. Il n'excédait en rien le prix convenu. Le majordome, en apprenant que j'allais à Santa-Pola, me prévint que je pourrais m'y passer de souper, attendu qu'il n'y avait pas d'auberge ; et que si j'allais me loger à bord, il était bon de m'y faire précéder de quelques provisions, car ces caboteurs étaient rarement riches en comestibles. Il me fit donc préparer une bourriche de pain, de viande et de fruits, que je joignis à mon bagage en retournant à la voiture (1).

Je trouvai au bureau, tenant les registres, un jeune commis de dix-huit ans, appelé Valerino. A mon nom français, il fit un bond de joie. Ainsi que mon gamin-défenseur, il avait été élevé en Afrique, mais, de plus que l'enfant, il était naturalisé Français et attaché comme sacristain à la chapelle catholique de Mers-el-Kébir. Venu en Espagne pour quelques affaires, il comptait incessamment retourner à son poste. Il était né à Santa-Pola, où ses parents habitaient ordinairement, mais,

(1) Voici ce que me coûta mon séjour à l'hôtel et le panier de provisions : pour le dîner et la nuit, dix-huit réaux ; chocolat, deux réaux ; dans la bourriche, pain, poulet, langue, vin, raisin, douze réaux. Total, trente-deux réaux.



effrayés du choléra qui y sévissait cruellement, ils s'étaient réfugiés à Alicante. C'était à eux qu'appartenait la voiture où j'allais monter, servant à la fois de diligence et de courrier des dépêches.

Quand il eût enregistré mon bagage, il me présenta à sa famille, qui se composait de son père, de sa mère, de sa sœur et d'une tante : plus, d'un oncle absent, et qu'il remplaçait en ce moment au bureau.

Je fus immédiatement entouré de toutes ces bonnes gens. Reconnaissantes de l'éducation gratuite qu'on avait donné à leur fils au collège d'Alger, c'était à moi qu'elles en témoignaient leur gratitude. Valerino avait bien profité de ses études, il parlait français purement et sans accent ; il avait obtenu un brevet de capacité et travaillait à devenir bachelier-ès-lettres.

Il voulait partir avec moi pour me faire les honneurs de Santa-Pola. Je lui fis observer qu'étant pour peu de temps à Alicante, il devait y rester avec les siens. Alors il me donna une lettre pour son parent, Joseph-Ramon Parès, qui, en l'absence de son père et de sa mère, tenait le bureau des postes. Il recommandait à son cousin de me loger et nourrir tant que je resterais à Santa-Pola.

On ne voulut pas me laisser partir sans m'offrir quelques rafraîchissements, et l'on apporta de cette excellente limonade glacée qu'on nomme en Italie : *granolata*. Puis je dus embrasser toute la famille, qui se désolait toujours de ce qu'elle n'était pas chez elle pour m'y recevoir.

J'ai remarqué, qu'en ce pays, les habitants d'une certaine classe sont plus hospitaliers dans les ports de mer que dans les villes de l'intérieur : le contact des étrangers semble les avoir humanisés.

J'ai, pour compagnons de voyage, une femme avec



son enfant, un capitaine de navire et une autre personne qui a la mise d'un cultivateur. Le courrier, qui sert aussi de conducteur, est un homme de trente-six à quarante ans, d'une figure franche qui plaît tout d'abord. C'est un de ces beaux types espagnols qui ferait merveille dans un tableau.

Quand je montai dans la voiture, où l'on m'avait réservé la meilleure place, le capitaine avait déjà la parole. Je ne sais ce qu'il disait au cultivateur, mais son discours dura tout le long de la route, c'est-à-dire près de cinq heures, car c'est le temps qu'on met ici pour faire quatre lieues; le paysan, toujours attentif, approuvait par un signe de tête ou quelques mots dits à demi-voix. Le conducteur écoutait lorsqu'il ne parlait pas à ses mules, mais il ne disait ni oui ni non.

Quant à la femme, elle était de l'opposition; souvent elle haussait les épaules, puis, apostrophait bruyamment l'orateur, qui n'en allait pas moins son train; alors c'était à moi qu'elle s'adressait, comme si elle en eût appelé des assertions du préopinant.

Aidée du français et de l'italien, mon oreille avait fini par s'accoutumer à l'espagnol, j'y comprenais quelque chose et je me faisais assez entendre; mais ces gens, sans doute, s'exprimaient en patois, ou leur accent était autre que celui auquel j'étais habitué. Je ne saisissais rien de ce flux de paroles, tout ce que j'ai pu deviner, c'est qu'ils s'agissait de politique et que c'était sur les événements du jour qu'ils discutaient.

Nous passons devant le lazaret; la mauvaise odeur qui s'échappait de ce lieu de désolation nous atteignait jusqu'au fil de l'eau que nous suivions.

La campagne, si triste aux environs d'Alicante, ne s'embellit pas quand on s'en éloigne. Je ne sais où

sont les vignobles qui servent à faire son vin fameux, je n'aperçois pas une seule vigne; de loin à loin, quelque figuier, quelque palmier, mais sur la terre pas une fleur, pas un brin d'herbe: le soleil a tout dévoré.

C'est l'anéantissement presque complet des forêts dont le pays était couvert qui a amené cette sécheresse, et, en rendant stériles des terres autrefois fertiles, a contribué à la dépopulation. L'Espagne actuelle est bien loin de ce qu'elle était sous les Romains et même sous les Arabes. Reviendra-t-elle ce qu'elle a été? Oui; il suffirait d'une succession d'Antonins.

Nous arrivons à une plantation de palmiers. La vigueur et la beauté de ces arbres prouvent que la côte en pourrait être couverte, si l'on voulait se donner la peine d'en planter. On assure que les dattes qu'ils produisent sont d'une qualité supérieure, et valent les meilleures de la côte africaine. Nulle part, en Algérie, je n'en ai vu de plus beaux.

Après ce bois, la campagne redevient inculte: pas d'arbres, pas de maisons, pas un seul passant, ni d'animaux d'aucune espèce. Les oiseaux qui couvrent les rivages du Nord ne se montrent même pas ici; je ne vois pas non plus d'hirondelles.

Nous marchons ainsi solitairement pendant une heure. Enfin, j'aperçois un groupe d'individus habillés de jaune et qui, se dessinant sur la plage, y faisaient, de loin, un singulier effet: on aurait cru voir d'énormes serins. Le conducteur me dit que ce sont des soldats du corps des carabiniers ou douaniers en petite tenue. Si c'est leur costume d'embuscade, ils doivent rarement surprendre leurs ennemis: ils brillaient comme des vers luisants. Ces douaniers, que j'ai eu occasion de revoir à Santa-Pola, forment un corps bien tenu et composé de soldats d'élite.



Nous arrivons à un petit massif d'arbres ombrageant une mauvaise baraque, sorte d'appentis en planches, qui sert de halte et de cabaret. C'est avec une autre du même genre, la seule habitation qu'on rencontre d'Alicante à Santa-Pola. Nous y faisons halte. Il n'y a là pour boissons qu'un vin noir et une sorte d'eau-de-vie légèrement anisée qui ressemble au mastic de chio. J'en bois, noyé dans un grand verre d'eau, comme font mes compagnons. Le capitaine orateur devait avoir besoin de ce rafraîchissement.

Un peu plus loin, quelques figiers rabougris, blanes de poussière, croissent sans culture à une portée de pistolet de la route. Le conducteur y va cueillir une douzaine de figes qu'il nous offre: elles sont petites et d'assez mauvaise mine, mais très-sucrées, très-parfumées. Je ne m'explique pas pourquoi ces terrains où le figier vient naturellement, ne sont pas couverts de ces arbres, de dattiers, de cactus et autres, qui ne demanderaient qu'un peu de soin pour enrichir le propriétaire.

Des côteaux se montrent à quelque distance de la plage. Derrière, à droite, apparaissent les montagnes. Nous passons devant cet autre cabaret du même style que le premier. La route, si on peut appeler ainsi une voie de sable hérissée de pointes de roc, est détestable. Les cahots y sont tels que je ne comprends pas comment la voiture, toute solide qu'elle est, ne tombe pas en morceaux. Nos bagages qui, placés dans la voiture même, nous servent de point d'appui, roulent comme les meubles d'un navire un jour de tempête. A chaque instant, ils arrivent sur nous; heureusement qu'ils consistent en valises et en sacs: s'il s'y trouvait des malles ou des coffres, on risquerait d'y perdre ses membres. Le conducteur nous raconte qu'un voyageur



s'y étant placé avec un baril, qui n'était pas attaché, ce baril avait roulé sur lui et l'avait tué.

Ainsi sont dans la Péninsule les routes royales et vicinales. On les trace, on les unit et on les couvre de pierres. Ceci terminé la route est censé faite, elle doit durer éternellement; personne n'y touche plus. Tel est le système voyer.

Voici enfin un lambeau de terre cultivée: c'est un petit champ couvert de beaux oliviers. Qui les y a mis? Les Maures. Les Espagnols en profitent, mais en planter d'autres, mais remplacer ceux qui meurent, mais prendre d'autres soins que d'en récolter les olives? n'y comptez pas.

Après ce verger, plus rien: c'est un véritable oasis dans le désert, non que la terre soit plus mauvaise à côté, mais à côté la paresse a étendu la main et à dit: « Cette terre ne produira pas. »

La route devient de plus en plus mauvaise. Nous n'avons pas encore achevé nos trois lieues et il y a quatre heures que nous marchons. Nous perdons la mer de vue et nous entrons dans une suite de collines hérissées de rochers: on se croirait dans les montagnes rocheuses. Les secousses de la voiture sont intolérables, les bagages roulent à terre en passant par-dessus la dame. Je la croyais blessée; une Espagnole ne s'effraie pas pour si peu: elle rit de tout son cœur. Nous descendons pour réparer le dommage. Le capitaine a cessé de parler et tient l'enfant par la main. Il marche avec lui en avant, et là nous l'entendons reprenant son sujet en s'adressant au petit bonhomme qui, de son côté, chante à tue-tête. Le paysan et moi aidons le conducteur à recharger la voiture.

Nous y voilà tous replacés. Nous escaladons, non sans peine, une colline, qu'on pourrait presque appeler

montagne, où il nous faut encore mettre pied-à-terre crainte d'accident. Il y en eut un, mais il ne fût que comique. La dame, qui était probablement marchande, portait avec elle une douzaine de chapeaux de paille. Un courant d'air avait été ménagé dans la voiture pour que nous n'y fussions pas asphyxiés. Au sommet de la montagne, le vent, devenu plus fort, chassa dehors tous les chapeaux, qui se mirent à voler comme des pigeons, et nous eûmes grand'peine à les rattraper.

Après quelques minutes de marche sur le plateau, nous revoyons la mer. A nos pieds est une rade, où je distingue toute une flottille de balancelles et de petits bricks. Cette rade est celle de Santa-Pola, et parmi ces navires est celui qui doit m'emmener.



## CHAPITRE XXV.

Santa-Pola, son vice-consul, sa cuisine et ses musiciens.

La descente qui nous conduit à Santa-Pola n'est pas plus belle que la montée, et l'aspect de la ville, bourg ou village, n'a rien de bien séduisant. La verdure n'y abonde guère, et les maisons à terrasses, bâties en torchis ou en pierres, sont d'une apparence assez triste.

La population, de six à sept cents âmes, se trouvait, momentanément, fort augmentée par les équipages des nombreux bâtiments qui sont en radé : de port, il n'y en a pas. A l'heure où nous arrivons tout le monde se tient aux portes ou sur les terrasses pour respirer la brise du soir, ce qui donne aux rues un air d'animation et même de gâité auxquelles je ne m'attendais guère après ce qu'on m'avait dit des ravages qu'y faisait le choléra : mais on avait exagéré le mal.

La voiture s'arrête au bureau de poste, c'est-à-dire à la maison des parents de Valerino. Joseph-Ramon



Parès, qui les remplaçait, se présente pour recevoir les dépêches. Je lui remets le billet de Valerino. Après l'avoir lu, il m'invita à m'installer chez lui. Sur ma réponse que j'étais également recommandé au vice-consul et que je ne pouvais pas refuser son hospitalité, il me dit que le vice-consul était dans l'affliction, qu'il avait perdu son enfant du choléra et que sa femme en était atteinte, et qu'il lui serait bien difficile de me loger convenablement. Alors j'acceptai son offre, et je le priai seulement de me donner l'adresse de ce fonctionnaire qui se nommait don Ramon Alba. Il m'indiqua son logis, en s'excusant de ne pouvoir m'y conduire, parce qu'il était retenu pour la distribution des dépêches.

Don Ramon Alba savait déjà mon arrivée par le conducteur. Je lui présentai la lettre du consul : il la lut et, sans même me consulter, il donna l'ordre qu'on me préparât une chambre. Je l'en remerciai, en lui disant que je savais le malheur qu'il avait éprouvé ; que déjà j'étais logé à la maison de poste, et que mon désir était de m'embarquer le soir même, si c'était possible. Il m'apprit qu'un bâtiment appareillait justement pour Alger, que c'était un navire neuf et bien commandé, qu'il allait faire appeler le capitaine, et il lui dépêcha son beau-frère.

En attendant, il me fait servir du café et nous causons des affaires du pays. Don Ramon est un petit homme maigre, de chétive apparence ; sa maison ressemble à celles que nous voyons dans beaucoup de nos bourgades maritimes : c'est une sorte de bazar ou magasin-omnibus, destiné à fournir ce qu'on ne trouve ailleurs que dans une demi-douzaine de boutiques. Ainsi, on voyait là de la quincaillerie, de la chapellerie, de la poterie, de la parfumerie, de l'épicerie, de la pharmacie, de la charcuterie, etc. ; plus, un débit de liquides : vin,

rhum, eau-de-vie, représentés par une suite de grosses barriques placées debout et munies chacune d'un robinet. Enfin, le vice-consul, magistrat, négociant et débitant, était le Michel Morin de l'endroit, et probablement un gros capitaliste, comme le devient, en tout pays, celui que l'absence de concurrence rend maître des prix et de la qualité.

Sa maison, construite ainsi que toutes celles du pays en terre durcie mêlée de pierres, était vaste. La salle du bas, de plain-pied avec la rue, n'était fermée que par une devanture que l'on enlevait à volonté, de sorte qu'on l'aurait prise pour une continuation de la voie publique, et l'on s'y trouvait avant de s'apercevoir qu'on y était entré.

Don Ramon entendait bien le français. Quoiqu'il le parlât mal, je vis tout de suite que c'était un homme intelligent, et je compris sa fortune et le choix du consul.

Son beau-frère rentra pour nous dire que le capitaine allait venir. Ce beau-frère, qui était en même temps le factotum ou le vice-consul du vice-consul, formait un parfait contraste avec son patron : autant celui-ci, débile et exigü, semblait doux et inoffensif, autant l'autre avait la mine redoutable. Les cheveux grisonnants, la barbe hérissée, le front plissé, la tête haute, les membres maigres mais musculeux, jamais homme ne fut plus propre à servir d'épouvantail. Sa veste ronde à l'espagnole et son chapeau pointu contribuaient encore à relever sa terrible face. Ce personnage, l'escopette à la main, en montrant sa figure au milieu d'une route, eût suffi pour arrêter une diligence. Sa voix répondait au reste. Mais, voyez comme l'apparence est souvent trompeuse, il était honnête et d'un excellent naturel.



Le capitaine arriva bientôt : c'était un homme d'environ trente ans, fortement constitué, d'une figure ouverte, qui dissipa immédiatement toutes les appréhensions qu'avaient fait naître en moi les paroles du consul. Je fis prix avec lui pour mon passage, et je lui demandai son heure : il me dit qu'il attendait *un poco d'uva* (un peu de raisin) et qu'il partirait aussitôt après.

On pourra s'étonner que les réponses que je cite soient souvent italiennes : elles sont pourtant textuelles. Ou les Espagnols croyaient se faire mieux comprendre ainsi de moi, ou plutôt ils ont des mots et des phrases qui se rapprochent si fort de l'italien que je n'en sentais pas la différence. Parfois aussi ils me répondaient dans une sorte de patois qui ressemblait assez à la *lingua franca*.

Satisfait de l'assurance que me donnait le capitaine, je me fis conduire chez le commissaire de police pour obtenir le visa d'embarquement. Il me fut accordé sans difficulté.

Le vice-consul chez qui je rentraï voulut me faire souper avec lui, mais il avait l'air si préoccupé de la maladie de sa femme que je le priai de m'excuser. Il se chargea de me faire prévenir, chez Parès, de l'arrivée du raisin, qu'on attendait de moment en moment pour appareiller.

Tout allait donc au mieux ; je ne doutais pas qu'embarqué la nuit même, je n'eusse, au point du jour, perdu de vue les côtes d'Espagne, car le capitaine m'avait assuré que son navire était le meilleur marcheur de cette côte.

Un Français à Santa-Pola n'est pas un spectacle ordinaire : quand je remontai la rue, les yeux de tous les individus assis à leur porte étaient portés sur moi.

Rentré chez Parès, je le trouvai fort occupé à la dis-



tribution de ses lettres. M'attendant à chaque instant à recevoir l'avis du départ, je ne voulus pas qu'il fit mettre mes effets dans ma chambre, et je m'assis dans la salle commune, vaste pièce qui s'ouvrait d'un côté sur la rue et, de l'autre, sur une cour donnant dans une autre rue, de façon qu'elle servait en quelque sorte de passage public, en même temps que de bureau, de cuisine et de salle à manger, et, comme je le découvris bientôt, d'apothicairerie.

Réfugié dans un coin, non loin du foyer, près d'une lampe fumeuse, je me mis à écrire : mais les allées et venues continuelles des personnes qui apportaient ou réclamaient des lettres, ou même qui entraient seulement pour me regarder, m'eurent bientôt fait perdre l'envie de travailler.

Parès, à son bureau, continuait sa distribution de paquets, écrivait et répondait aux questions : cependant il se levait de temps en temps, ouvrait une petite armoire où il y avait une douzaine de bouteilles toutes semblables et dont, probablement, les étiquettes étaient perdues ou effacées ; chaque fois qu'il en prenait une, il la tournait, la retournait, la flairait, puis en versait une dose plus ou moins forte, selon que la bouteille avait un goulot large ou étroit, dans la tasse que lui présentaient des jeunes filles et souvent des enfants. Ne comprenant rien à cette opération et mes narines ayant été plusieurs fois frappées d'une odeur très-forte, je lui demandai ce que c'était ? Il me répondit que c'étaient des médecines pour les malades. La Faculté, comme on le voit, est moins formaliste en Espagne qu'en France, et chacun peut y purger ou s'y faire purger, sans diplôme ni ordonnance.

Cependant je commençais à sentir la faim, et je n'aurais pas été fâché, avant de m'embarquer, de

manger quelque chose. J'hésitais pourtant à entamer mes provisions, car on m'avait prévenu que je pourrais faire maigre chère à bord. Je demandai donc à Parès s'il ne pouvait pas me faire donner à souper. Il me dit qu'il avait mandé sa cousine pour le préparer.

Il n'y avait que patience à avoir. Je ranimai la lampe et repris mon crayon, mais les survenants me dérangeaient toujours. De nouveau, je remis mes notes en poche et recommençai l'examen des figures. Des capitaines de barques et d'autres marins entraient de moment en moment. Je les reconnaissais à leur costume et à leur tournure. Leur physionomie ne m'eut pas inspiré autant de confiance que celle du patron du *Saint-Antonio*, c'était le nom de mon navire; quoique fort beaux hommes, en général, ils avaient quelque chose de sinistre dans le regard et l'air de vrais forbans: j'en revins à l'opinion du consul.

Des femmes se montraient aussi. Elles ne ressemblaient pas aux Alicantaises: elles avaient des formes plus robustes qu'élégantes, et leurs figures avaient une expression sauvage.

De toutes ces apparitions, une seule me parut gracieuse: c'est celle d'un petit bonhomme qui pouvait avoir douze ans; il arriva jusqu'à la porte sur une mule: ce qui annonçait qu'il était commissionnaire de la poste et qu'il venait de loin. Quand il eut attaché sa mule, il se drapa dans un manteau déguenillé proportionné à sa taille; et, son chapeau pointu sur l'oreille, il entra dans le bureau d'un air si fier, qu'on eut cru voir don César en miniature. Un peintre eut fait de cette graine de matamore un charmant tableau. Sans saluer personne, pénétré de son importance, il se campa devant Parès, en réclamant ses dépêches. Celui-ci, qui les tenait prêtes, les lui remit sans mot dire. L'autre écarta son



manteau, les plaça dans une gibecière, à côté de laquelle pendait un pistolet, tandis que de l'autre se montrait le manche d'un couteau. Puis, sortant comme il était entré, il enfourcha sa mule et partit au galop. Bravo, dis-je à part moi, il n'y a plus d'enfants.

Enfin parut la cousine qui remplaçait, pour les soins du ménage, la famille absente. C'était une femme brune, de trente à quarante ans, ayant la mise d'une fermière aisée et les manières décidées. Elle était suivie de sa camériste. Celle-ci était ridée comme le chef du lazaret et on lui aurait donné quatre-vingts ans, si elle n'eût été aussi leste que sa maîtresse. La cousine me toisa de la tête aux pieds; je me levai pour la saluer, elle me fit signe de me rasseoir et, tandis que sa servante allumait du feu, elle fut dans la basse-cour. Bientôt un grand bruit d'ailes et de cris de volailles effarées m'annonça qu'elle était dans un poulailler. Je croyais qu'elle allait m'y chercher des œufs frais et je m'en réjouissais, mais elle rentra avec une poule vivante à qui elle se mit à tordre le cou, en la tenant par la tête et en la tournant en l'air comme elle aurait fait du panier à salade. Puis, sans plus s'informer si la bête était bien morte, elle commença à la plumer, en lui faisant faire encore un tour ou deux quand, par quelque mouvement intempestif, elle réclamait trop vivement contre ce brutal procédé.

La poule ainsi dépouillée ou à peu près, la vieille sortit pour la vider. La maîtresse ouvrit l'armoire aux bouteilles. A son tour, elle les examina, les retourna, les flaira : elle s'arrêta à l'une d'elles et allait en verser le contenu dans le vase placé sur le réchaud, quand Parès l'avertit qu'elle s'était trompée et que la bouteille à l'huile était de l'autre côté. C'est ainsi que nous fûmes sauvés d'une purgation imminente.



L'huile versée dans la casserole, elle y ajouta de l'ail, des oignons, du sel et trois à quatre espèces d'épices qu'elle prenait dans des boîtes, dont la forme insolite m'effrayait presque autant que la couleur des fioles.

La suivante étant rentrée avec la poule, elle la tint par une patte, et sa maîtresse, armée d'un couteau, la prit par l'autre; alors, chacune tirant de son côté, on arriva, le couteau aidant, à séparer les deux cuisses. Par le même procédé, on voulut détacher les ailes: mais la bête, qui semblait d'un âge mûr, tenait bon. On y parvint enfin. On coupa chaque membre en deux ou trois morceaux, qu'on jeta, l'un après l'autre, dans la sauce qui commençait à bouillir.

L'aileron d'une des ailes ne voulant pas céder au couteau qui coupait mal, la cousine se servit de ses dents qui, blanches, fortes et tranchantes comme celles d'un requin, firent immédiatement leur office. Les dents sont un outil qui sert à tout en Espagne, notamment en ménage. En outre, les enfants les utilisent fort convenablement comme arme offensive et défensive. Il est à croire que cet exercice est favorable aux mâchoires, car on n'en rencontre pas de mauvaises.

Après les ailes et les cuisses, on en vint au crou-pion et à la carcasse, qui, à leur tour, réduits en fractions, prirent la même route.

Tandis que tout cuisait, on pelait des pommes de terre que l'on coupait en quatre et qui allaient successivement rejoindre la volaille en ébullition.

Quoique ces préparatifs n'eussent rien de très-appétissant, ma faim était si grande que je ne les suivais pas sans intérêt, hâtant de tous mes vœux les progrès de la cuisson, car je craignais qu'avant qu'elle fût accomplie on ne vint me prévenir qu'on levait l'ancre. En effet, on achevait de mettre la table et l'on s'apprêtait

à dresser le ragoût, quand je vois entrer le factotum. Malgré mon désir de partir, à cette apparition ma mine s'allongea : mais c'était une fausse alerte. Le raisin n'était pas arrivé, et le départ se trouvait ainsi ajourné au lendemain matin.

Je pouvais donc souper à mon aise. Les convives se composaient de Parès, du courrier et de moi. Il n'y avait pas de couvert pour la cousine. J'en fis l'observation à Parès, qui me dit qu'elle mangerait après nous. Je réclamai contre cette décision par trop mauresque, et la dame, non sans quelques façons, consentit à se mettre à table.

Nous avions devant nous chacun une cuillère, mais pas d'assiette, ce qui m'inquiétait un peu. L'absence de fourchette et de couteau ne me préoccupait pas moins. Chacun tira son couteau de sa poche, mais moi je n'avais qu'un grand canif, peu propre à tailler de la viande et moins encore à la porter à la bouche. La cousine me donna une petite fourchette de fer et le conducteur m'offrit de partager son couteau.

Les choses ainsi arrangées, Parès m'invita à plonger ma cuillère dans le plat. Il en fit autant, puis le courrier, et enfin la cousine : chacun avala sa cuillerée ; mais moi à qui étaient échus à la fois une pomme de terre, un morceau de poule et son os, le tout brûlant, je ne savais comment y mordre. La vieille camériste qui avait probablement, dans sa longue vie, vu servir ailleurs qu'à Santa-Pola, me tira de passe, en plaçant devant moi une soucoupe ; de son côté, la cousine, puisant dans la jatte, y prit quelques morceaux de choix qu'elle mit dans ce simulacre d'assiette, nonobstant ma demande de ne pas dévier de la loi commune. Au surplus, je fus bien aise de mon *à parte*, quand je vis le courrier piquer des morceaux de pain au bout